

NOIR ET OR

MICHÈLE GAZIER
et PIERRE LEPAPE

NOIR ET OR

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-123963-8

© Éditions du Seuil, mai 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour Chantal Pelletier, qui a eu l'idée
de marier nos plumes à l'ombre de Stendhal.
Avec notre affectueuse amitié.*

Qui eût pu deviner que cette figure de jeune fille, si pâle et si douce, cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune ?

Stendhal

Alès

Comment en suis-je arrivée là, dites-vous ? C'est une question que je ne me pose jamais. Ce n'est pas le chemin parcouru qui m'intéresse. Je suis plus du côté du pourquoi que du comment. Et le pourquoi, tous les pourquoi de ma courte existence m'entraînent vers le passé, ce que d'aucuns nomment mon histoire. Un bien grand mot, même sans majuscule, pour désigner ma vie, avec cette part de maladresse, ce handicap de naissance, qui la caractérise. Sans doute aurait-il fallu être plus cynique, moins passionnée pour que, avec les ans et l'expérience, je moissonne enfin tout ce que j'avais semé.

Quoi que vous en pensiez, je méritais de gagner la partie. Je venais de loin et jamais je n'ai économisé ma peine. Mais sans doute suis-je de la famille de ces maladroits dont parlait un client de la jardinerie où travaillait jadis mon père. Repris de justice à peine libéré d'une longue incarcération pour vol à main armée, il s'était installé à Alès et racontait à ceux qui voulaient l'entendre que les prisons étaient pleines de maladroits, de pauvres types. Les autres, les vrais voleurs, les fûtés, ceux qui ne s'étaient pas fait prendre, dormaient sur un tas d'or et filaient des jours tranquilles et anonymes au soleil.

Je suis un puits de mémoire. Je n'oublie rien. Tout s'entasse au fond de moi. Je ne sais ni pardonner ni oublier. Drôle de formule. Comment peut-on prétendre sans hypocrisie que l'on pardonne sans oublier ? Moi, je me souviens...

Quand comprend-on, enfant, qu'on est une jolie petite fille née dans une famille pauvre et déclassée ? Du plus loin que je me souviens, tous ceux qui m'ont rencontrée, regardée, se sont aussitôt écriés : « Comme elle est jolie ! » Jolie comme un cœur, comme une princesse, comme une fée. Et toujours, sur le visage de ma mère, ce sourire timide, cette manière de s'excuser presque d'être la maman d'une aussi jolie gamine. J'ai compris bien des années plus tard que derrière ce mot rond comme une bulle affleurait une arrière-pensée assez peu charitable – ce que ma mère entendait sans doute dans le ton ravi-étonné de tous mes admirateurs. Comment la fille d'une bougnoule peut-elle être aussi jolie ?

Pauvre maman ! Personne dans sa famille ne s'était penché sur elle avec ravissement. Elle trouvait cela un peu louche, tous ces gens bien qui admiraient son enfant. Une fille dans son Algérie natale n'avait guère plus d'importance qu'une paire de poulets et bien moins qu'un mouton. Les quatre fils de la maison, ses frères, avaient comblé le père. Son orgueil était sauf. Puis elle était arrivée, un accident, une pisseuse. Elle aiderait la mère à la maison. Plus tard elle les soignerait. Et puis rien ne s'était passé comme ils l'avaient imaginé. La guerre les avait rattrapés. Et pire encore la pauvreté, dans un pays qui avait rêvé sa liberté et l'avait conquise de haute lutte.

Ma mère avait onze ans quand ses parents ont émigré en France. Jusque-là, son père avait toujours travaillé la

vigne. Les vins d'Algérie se vendaient bien pour relever le degré de ceux du Languedoc. Puis le Dieu de l'Islam ayant pris part à l'organisation politique de l'Algérie nouvelle, on avait arraché les vignes d'où coulait le péché d'ivresse. Le péché tout court. En France, en revanche, on embauchait des bras. Dans le Gard, l'Hérault, l'Aude. Son père avait choisi le Gard. Il y était parti seul. La famille avait suivi peu après. Finalement il avait quitté la vigne qui payait mal pour un dur travail de cantonnier. Tous les Arabes du coin finissaient sur les routes dans la poussière et le goudron. Le père et les quatre fils se sont retrouvés là à faire de belles routes pour ceux qui avaient l'argent et le temps de les parcourir.

Ma mère grandissait. La sienne l'emmenait souvent avec elle lorsqu'elle partait faire les ménages chez les bourgeois d'Alès. C'est ainsi qu'à son tour elle avait loué ses bras. Elle était mignonne et plaisait bien aux vieux messieurs qui lui demandaient volontiers d'enlever la poussière sous leur lit, un moyen de la reluquer à défaut de pouvoir la culbuter. Elle s'était fatiguée de cette promiscuité, mais elle n'en disait rien. Son père n'aurait pas compris qu'une fille honnête pense à ce genre de chose. Une grande surface, disait-on dans la presse locale, embauchait des caissières. Elle s'est présentée. Elle a passé trente ans chez Cora à voir défiler entre ses mains engourdies de fatigue toutes sortes de produits dont la plupart étaient trop chers pour ses maigres moyens.

Petite fille, j'étais fière de la voir avec sa blouse, son badge, tapant sur sa caisse enregistreuse. Les gens l'écoutaient, lui posaient des questions. Mais en classe il s'est

très vite trouvé une gamine, la fille de notre médecin, pour se moquer d'elle. Caissière, c'était comme bonniche, m'avait-elle dit. Je ne me souviens plus exactement des termes employés, et lorsqu'il m'est arrivé d'interroger ma mère à ce sujet elle a toujours prétendu que j'avais inventé cette histoire. Aucune de mes camarades de classe ne l'avait traitée de bonniche...

Non, ne hochez pas la tête. Ma mère avait tort. À sept huit ans les petites filles sont des pestes. Et ce genre de remarque, je n'étais pas près de l'oublier. Je savais qu'un jour je leur ferais ravalier toutes leurs paroles, leur mépris, à ces chipies qui se moquaient de mes pantalons trop courts et de mes pulls tricotés maison avec des laines défraîchies.

Côté paternel, ce n'était pas glorieux non plus, mais mon père aimait les fleurs, les plantes, les arbres. Il savait en parler aux clients de la jardinerie Roux qui l'avait embauché après la fermeture de la mine de Rochebelle. Cette fermeture était un désastre pour la région. Pour lui, un déclassement. Les mineurs, à Alès – ailleurs aussi sans doute –, formaient une caste noble. On était mineur de père en fils. Quand on avait la chance de survivre à l'emphysème et d'échapper aux éboulements ou au grisou, on avait une bonne retraite et la fierté d'avoir passé sa vie au fond. Un peu comme si ce charbon qui noircissait tout et encomrait les bronches retrouvait quelque chose de son identité commune avec le diamant et les paraît tardivement d'une sorte d'éclat. Ils étaient mineurs à vie et même au-delà. Alors vous imaginez que se retrouver à gratter la terre au lieu de la creuser pour en extraire la chaleur et la lumière ne pouvait être que piteux.

Personne sans doute ne m'a aimée comme m'ont aimée mes parents. J'étais leur espoir : meilleure élève de l'école, puis du collège, du lycée, j'allais rompre avec la fatalité, le malheur, la pauvreté. Mais aussi leur désespoir lorsque j'étais malade, lorsqu'ils ne pouvaient pas me payer le voyage scolaire qui conduisait les autres vers des destinations de rêve ou quand, à l'adolescence, j'ai commencé à m'éloigner d'eux.

À quel moment ai-je commencé à prendre la tangente, dites-vous ? Tôt, sûrement trop tôt. J'avais treize ans révolus quand j'ai compris que pour vivre ma destinée il me fallait ne m'embarrasser de rien ni de personne.

Non, vous avez raison de sourciller, je ne me le suis pas dit avec ces mots-là, pas de cette manière. J'ai simplement senti que, lorsque je m'éloignais des miens, je pouvais être plus forte.

Comment expliquer cela ? Avec un exemple, peut-être. Un de mes professeurs de français qui me trouvait brillante – c'est le mot qui revenait sans cesse sous la plume de mes enseignants : « brillante » – m'avait proposé de l'accompagner au théâtre municipal, où l'on donnait une pièce de Marivaux. Nous habitions trop loin du centre pour que je puisse m'y rendre seule, et mes parents n'auraient pas envisagé de payer deux places pour un spectacle qui ne les intéressait pas. Non, je suis injuste. Peut-être auraient-ils été intéressés si le lendemain matin ils n'avaient pas dû se lever à l'aube pour filer au travail. Mon professeur avait une invitation pour deux personnes. Elle était l'une, je serais l'autre. Ce soir-là, j'ai compris que ma vraie place était en compagnie de ces gens, bourgeois ou intellectuels, dont je partageais les valeurs. Je me

suis sentie étrangement à l'aise lorsque, regagnant le hall d'entrée, à l'entracte, j'ai pris part aux conversations des adultes, amis de mon professeur. Aux yeux de ces étrangers qui se joignaient à nous pour commenter le jeu des acteurs, la mise en scène, j'étais une jeune fille de bonne famille, la petite-nièce ou la filleule de ce professeur agrégé – on insistait alors beaucoup sur le titre – dont la réputation dépassait le cadre étroit de notre préfecture. Je tenais mon rang. J'avais un avis que j'exprimais sans me démonter ni me laisser troubler par celui, divergent, de certaines personnes.

J'étais aussi agréable à l'œil qu'à l'oreille. Jolie et astucieuse. À vrai dire, en ce temps-là, je plaisais plus aux adultes qu'aux gens de mon âge. Au lycée, les élèves me trouvaient bêcheuse. Pour la fille d'un jardinier qui cherchait à cacher ses origines, c'était plutôt drôle, non ?

Non, je ne plaisante pas, même si rire doucement de ce temps qui me semble si lointain me libère un peu de l'angoisse du présent.

Je n'insisterai pas sur mes succès scolaires, ils sont en quelque sorte à charge dans le dossier. Une fille intelligente aurait dû se douter que son incroyable ascension sociale ne pourrait se poursuivre indéfiniment. C'est ce qu'on se dit toujours après. Mais avancer dans la vie au prix de tant d'efforts ne vous laisse guère le temps de regarder au loin. Un pas après l'autre. Savoir où l'on met les pieds, et finir par oublier que le chemin est dangereux...

J'ai compris des années plus tard que la pauvreté des miens n'avait pas été un vrai handicap pour moi ; cela aurait été bien pire si je m'étais appelée du nom arabe de ma mère. Mais « Juliette Fauret », ça passait bien. Les Fauret

d'Alès étaient des gens honorables, des Français de souche. De mine. Ils avaient payé leur tribut à la communauté en offrant aux entrailles avides de la terre quelques hommes valides, ensevelis sous le charbon. Et puis, jardinier est un métier poétique aux yeux des bourgeois. On vient acheter ses fleurs, ses plantes, on se laisse conseiller sur la bonne terre pour les rosiers qui n'est pas la même que celle pour les hortensias, on parle arrosage, floraison, élimination des pucerons, météo...

J'étais comme camouflée derrière prénom et patronyme. Et ma mère la caissière portait un prénom francisé sur son badge. Quand je suis née, cela faisait belle lurette qu'elle ne s'appelait plus Leila mais Lilli. Lilli Fauret. Rien à redire.

Non, ne croyez pas que je cherche à expliquer les mensonges de ma vie par ceux, véniels, des miens. Je constate simplement. J'ai tout mon temps pour le faire. C'est si rare de pouvoir ainsi faire défiler sa vie comme on revoit un film dont on est à la fois le sujet et l'objet.

Le fameux soir au théâtre a été suivi de bien d'autres du même type. Cependant les choses ne se sont véritablement mises en place qu'avec l'arrivée de Franck, mon copain Franck Ménart.

J'étais en première S, la classe où tout bon élève se doit d'être inscrit. Et comme à mon habitude, dès le mois d'octobre, j'affichais les meilleures notes. La facilité avec laquelle je m'adaptais aux désirs des enseignants, pourtant si différents d'une discipline à l'autre, rendait ma scolarité simplissime. Je parlais et j'écrivais le langage de chacun d'eux sans effort véritable. Un vrai caméléon.

Franck, lui, arrivait de Paris. Il s'était déjà fait virer de plusieurs établissements scolaires publics et privés,